Fondamentaux pour l’harmonisation de la structure et la construction des programmes EsaBac

Gabriella VERNETTO

INSTITUT FRANÇAIS, MILAN

11 septembre 2019

RESEAU DE DOCUMENTS : Les transformations sociales à travers le roman réaliste (1)

1. **Première partie : le réseau**

**1.1. Caractéristiques du réseau**

|  |  |
| --- | --- |
| Titre du réseau | Les transformations sociales à travers le roman réaliste |
| Problématique | Les romanciers réalistes du XIXe siècle se contentent-ils de reproduire fidèlement la réalité de leur temps ?  |
| Classe | terminale |
| Compétences clés européennes (certification des compétences)\* | compétences en lecture et en écriture compétences multilingues compétences personnelles et sociales et la capacité d’apprendre à apprendre compétences citoyennescompétences relatives à la sensibilité et à l’expression culturelles |
| Liens avec d’autres disciplines | Lettres italiennes (Verga *I Vinti*), histoire (L’Europe au XIXe siècle : La révolution industrielle), histoire de l’art (réalisme, analyse d’un tableau) |
| Compétences attendues (ce que les élèves doivent maîtriser à la fin du parcours) |  |
| Thèmes | a) Les conditions de travail dans la seconde moitié du XIXe siècle b) Les contrastes sociaux : le peuple/les bourgeois c) La découverte du peuple comme personnage d) La rage des grévistes |
| Tâche finale  |  |

*\* Compétences clés européennes 2018: compétences en lecture et en écriture ; compétences multilingues ; compétence mathématique et les compétences en sciences, en technologies et en ingénierie ; compétence numérique ; compétences personnelles et sociales et la capacité d’apprendre à apprendre ; compétences citoyennes ; compétences entrepreneuriales ; compétences relatives à la sensibilité et à l’expression culturelles.*

**1.2. Les documents du réseau**

a) Extrait tiré du film *Germinal* de Claude Berri (de 1.34.37 à 1.38.20)

b) Document iconographique *La grève au Creusot* (1899) de Jules Adler

c) Extrait tiré de *La foule en colère : les mineurs et la grève au XIXe siècle,* Diana Cooper Richet

d) Extrait tiré du roman *Germinal* d’Emile Zola

e) Extrait tiré de Guy de Maupassant, Petits voyages, Le Creusot », dans Gil Blas, 28 août 1883.

**2. Deuxième partie : l’exploitation pédagogique**

(…)

**3. Les documents**

La foule en colère

Dans le dernier quart du XIXe siècle les théoriciens de la foule, Alfred Espinas, Henry Fournial, Gabriel Tarde en France, Scipio Sighele en Italie, les vulgarisateurs comme Gustave Le Bon ou l'historien de la foule Hyppolite Taine dressent tous le portrait d'une foule populaire, diabolique et vulgaire, capable de tous les excès. Ils l'opposent à une élite calme et réfléchie, qui ne veut pas voir l'ordre troublé.

Cette psychologie élémentaire des foules n'est guère opératoire pour expliquer les différents visages de la masse ouvrière des bassins miniers, dont Emile Zola s'est fait l'un des«poètes ». La mine est une gigantesque ruche dont la vie est parfois perturbée par les débordements des ouvriers en colère. Cette foule menaçante, violente, n'est que très rarement criminelle. Elle évolue, s'assagissant avec le temps, transformant les formes de son dialogue social. Mais elle est en permanence confrontée à une autre masse d'hommes : celle de l'armée et de la police, combien plus dangereuse et meurtrière, dont les assauts ajoutés aux risques mêmes des métiers de la mine, donnent à cet univers sa dimension tragique.

Diana Cooper Richet, La foule en colère : les mineurs et la grève au XIXe siècle,

Revue d’histoire du XIXe siècle, n° 17, 1998, p. 57

La révolte des ouvriers

Les femmes avaient paru, près d'un millier de femmes, aux cheveux épars, dépeignés par la course, aux guenilles montrant la peau nue, des nudités de femelles lasses d'enfanter des meurt-de-faim. Quelques-unes tenaient leur petit entre les bras, le soulevaient, l'agitaient, ainsi qu'un drapeau de deuil et de vengeance. D'autres, plus jeunes, avec des gorges gonflées de guerrières, brandissaient des bâtons ; tandis que les vieilles, affreuses, hurlaient si fort, que les cordes de leurs cous décharnés semblaient se rompre. Et les hommes déboulèrent ensuite, deux mille furieux, des galibots, des haveurs, des raccommodeurs, une masse compacte qui roulait d'un seul bloc,, serrée, confondue, au point qu'on ne distinguait ni les culottes déteintes, ni les tricots de laine en loque, effacés dans la même uniformité terreuse. Les yeux brûlaient, on voyait seulement les trous des bouches noires, chantant la Marseillaise, dont les strophes se perdaient en un mugissement confus, accompagné par le claquement des sabots sur la terre dure. Au-dessus des têtes, parmi le hérissement des barres de fer, une hache passa, portée toute droite ; et cette hache unique, qui était comme l'étendard de la bande, avait, dans le ciel clair, le profil aigu d'un couperet de guillotine.

"Quels visages atroces !" balbutia Madame Hennebeau.

Négrel dit entre ses dents :

" Le diable m'emporte si j'en reconnais un seul ! D'où sortent-ils donc, ces bandits-là ? "

Et, en effet, la colère, la faim, ces deux mois de souffrances et cette débandade enragée au travers des fosses, avaient allongé en mâchoires de bêtes fauves les faces placides des houilleurs de Montsou. A ce moment, le soleil se couchait, les derniers rayons d'une pourpre sombre ensanglantaient la plaine. Alors, la route sembla charrier du sang, les femmes, les hommes continuaient à galoper, saignants comme des bouchers en pleine tuerie.

" Oh ! superbe ! " dirent à demi-voix Lucie et Jeanne, remuées dans leur goût d'artistes par cette belle horreur.

Elles s'effrayaient pourtant, elles reculèrent près de Madame Hennebeau, qui s'était appuyée sur une auge. L'idée qu'il suffisait d'un regard entre les planches de cette porte disjointe, pour qu'on les massacrât, la glaçait. Négrel se sentait blêmir, lui aussi, très brave d'ordinaire, saisi là d'une épouvante supérieure à sa volonté, une de ces épouvantes qui soufflent de l'inconnu. Dans le foin, Cécile ne bougeait plus. Et les autres, malgré leur désir de détourner les yeux, ne le pouvaient pas, regardaient quand même.

C'était la vision rouge de la révolution qui les emporterait tous, fatalement, par une soirée sanglante de cette fin de siècle. Oui, un soir, le peuple lâché, débridé, galoperait ainsi sur les chemins; et il ruissellerait du sang des bourgeois, il promènerait des têtes, il sèmerait l'or des coffres éventrés. Les femmes hurleraient, les hommes auraient ces mâchoires de loups, ouvertes pour mordre, Oui, ce seraient les mêmes guenilles, le même tonnerre de gros sabots, la même cohue effroyable, de peau sale, d'haleine empestée, balayant le vieux monde, sous leur poussée débordante de barbares. Des incendies flamberaient, on ne laisserait pas debout une pierre des villes, on retournerait à la vie sauvage dans les bois, après la grande ripaille, où les pauvres, en une nuit, videraient les caves des riches. Il n'y aurait plus rien, plus un sou des fortunes, plus un titre des situations acquises, jusqu'au jour où une nouvelle terre repousserait peut-être. Oui, c'étaient ces choses qui passaient sur la route, comme une force de la nature, et ils en recevaient le vent terrible au visage. Un grand cri s'éleva, domina la Marseillaise :

" Du pain! du pain! du pain ! "

Emile Zola, Germinal, Partie V, chap. 5

Une description du Creusot

Le ciel est bleu, tout bleu, plein de soleil. Le train vient de passer Montchanin. Là-bas, devant nous, un nuage s’élève tout noir, opaque, qui semble monter de la terre, qui obscurcit l’azur clair du jour, un nuage lourd, immobile. C’est la fumée du Creusot. On approche, on distingue. Cent cheminées géantes vomissent dans l’air des serpents de fumée, d’autres moins hautes et haletantes crachent des haleines de vapeur ; tout cela se mêle, s’étend, plane, couvre la ville, emplit les rues, cache le ciel, éteint le soleil. Il fait presque sombre maintenant. Une poussière de charbon voltige, pique les yeux, tache la peau, macule le linge. Les maisons sont noires, comme frottées de suie, les pavés sont noirs, les vitres poudrées de charbon. Une odeur de cheminée, de goudron, de houille flotte, contracte la gorge, oppresse la poitrine, et parfois une âcre saveur de fer, de forge, de métal brûlant, d’enfer ardent, coupe la respiration, vous fait lever les yeux pour chercher l’air pur, l’air libre, l’air sain du grand ciel ; mais on voit planer là-haut le nuage épais et sombre, et miroiter près de soi les facettes menues du charbon qui voltige. C’est Le Creusot. Un bruit sourd et continu fait trembler la terre, un bruit fait de mille bruits, que coupe d’instant en instant un coup formidable, un choc ébranlant la ville entière. Entrons dans l’usine de MM. Schneider. Quelle féérie ! C’est le royaume du Fer, où règne Sa Majesté le Feu !

Guy de Maupassant, « Petits voyages, Le Creusot », dans Gil Blas, 28 août 1883.

La grève au Creusot, Jules Adler, huile sur toile, 1899, musée des Beaux-arts de Pau

Bibliographie

Pierre SESMAT, « La grève au Creusot (1899) », Histoire par l'image [en ligne], consulté le 09 septembre 2019. URL : http://www.histoire-image.org/de/etudes/greve-creusot-1899-0

(1) Ce parcours a été adapté du Guide pratique du professeur ESABAC, sous la direction du MIUR et de l’Institut français d'Italie/ambassade de France en Italie, septembre 2013.